

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **20 (1882)**

Heft 22

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187012>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme employé à l'usine du Creuzot; mais ne se sentant aucun goût pour l'industrie, il rentra à Paris, suivit l'Ecole de droit et se fit clerc de notaire. Mais la pratique des affaires n'étant point son fait, cette nouvelle carrière lui devint aussi antipathique que la première. Doué d'un esprit méditatif, il ne se sentait à l'aise que dans le domaine du rêve et de la pensée. Il se révéla dès lors comme poète dans une réunion de jeunes gens où il lut ses premiers essais. Peu après il les publia sous le titre : *Stances et poèmes* (1865), que Sainte-Beuve signala à l'attention des lettrés dans une de ses *Causeries du lundi*, en citant ce morceau vraiment exquis :

Le vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute:
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit,
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde:
Il est brisé, n'y touchez pas.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant cette pièce de vers qui contient un charmant tableau des campagnes à ce moment de l'année, suivie de considérations remarquables sur l'existence humaine :

Le Laboureur.

C'est par un chaud matin de printemps. La nature Joyeuse a revêtu son manteau de verdure. Tout resplendit. Au loin, à l'horizon changeant, Le chemin se déroule en un long fil d'argent. Quelles gâtées ce mois cache dans la campagne ! Sur un buisson en fleurs, la fauvette accompagne De sa chanson le bruit frais du ruisseau qui fuit ! La goutte de rosée au grand soleil reluit, Et c'est comme une perle à la pointe des branches ; Plus loin, dans un filet tressé de mailles blanches, Que les fils de la Vierge étendent sous le bois, Se débat follement une mouche aux abois, Pendant qu'un lièvre roux, très épouvanté, rôde, L'oreille droite, au fond du taillis d'émeraude.

Pourtant le laboureur trace son dur sillon.
Que lui fait le soleil et son joyeux rayon ?
Que lui fait la nature et son cadre splendide ?
Il prépare, tirant son cheval par la bride,
Le blé noir que cent fois lui rendra la moisson.
Ah ! certes, il aimerait écouter la chanson
De la fauvette, ou bien la douce jaserie
Du ruisseau ; son regard, à travers la prairie
Se plairait à jouer du radieux matin :
Mais sa tâche l'attend ! Qu'importe le satin
De la mousse, pour lui, l'esclave volontaire ?
Il se dit, en creusant le sillon dans la terre :

— « Tout à l'heure j'aurai terminé mon travail ;
« Quand mes jeunes chevaux, fumant jusqu'au poitrail,
« Seront las, je viendrai, pour retrouver haleine,
« Jouir de ce tableau merveilleux de la plaine. »

C'est bien. Le laboureur travaille. Le soir vient,
Le sillon est creusé : joyeux il se souvient,
Et regarde... La nuit s'est partout épandue ;
La chanson de l'oiseau qu'il avait entendue,
A cessé, le ruisseau jase seul en courant ;
Le bois sombre a perdu son reflet transparent,
La campagne a vêtu son linceul d'ombre épaisse,
Et l'horizon noirci dans le brouillard s'abaisse.
Le paysan, courbé sous son âpre devoir,
A peine tout le jour sans qu'il ait rien pu voir !

Ainsi pour l'homme, ainsi pour l'existence humaine.
Dix ans, trente ans, on porte une pesante chaîne,
La chaîne du travail qui ne veut pas cesser !
Que de choses on voit à ses côtés passer !
Que de plaisirs, d'amours qui vous feraient envie !
Impossible, on travaille, on consume sa vie.
Elle se dit : — « Je pourrai jouir de tout demain. »
Et courageusement on poursuit son chemin...
Mais lorsque l'on pourrait réaliser son rêve,
L'inévitable mort paraît qui vous enlève,
Et l'homme s'aperçoit, quand le soir est venu,
Qu'il a vécu longtemps sans avoir rien connu !

Albert DELPIT.

Un employé communal, récemment élu par la municipalité d'une de nos petites villes, est chargé de l'inspection des boucheries. Tout fier de ses nouvelles fonctions, il se fait remarquer par un excès de zèle ridicule. Visitant dernièrement l'étal appartenant à Madame B^{***}, il se fit exhiber toute la viande, l'examina attentivement, méticuleusement, et fouilla dans tous les coins pour bien s'assurer si quelque jarret de veau n'avait point échappé à son contrôle.

Avant de se retirer, il demande à la propriétaire impatientée : « Est-ce bien là toute votre viande, n'en avez-vous pas ailleurs ?... »

— Oui, un peu ; si vous voulez avoir l'obligeance de me suivre, je vous la montrerai.

Et longeant la grande rue à l'extrémité de laquelle était sa demeure, elle y introduisit l'inspecteur qui l'accompagnait d'un air grave.

Mme B^{***} ouvre la porte de la cuisine, et s'avance sous la cheminée. Enlevant alors le couvercle de la marmite dans laquelle un beau rôti de veau mijotant à petit feu, prenait des tons dorés, elle dit au préposé communal avec un calme parfait :

« Voilà le reste, Monsieur. »

Je connais un ménage où le mari voudrait être le maître. Sa moitié ne le lui permet pas, et quand elle se met en tête de vouloir une chose que l'époux refuse, elle s'ordonne une belle et bonne attaque de nerfs qui dure jusqu'à ce que le seigneur et maître ait accordé.

Aux derniers jours gras, la fantaisie de la dame était d'aller au bal de l'Opéra.

Refus péremptoire de monsieur.

Crises nerveuses de madame.

Les contorsions duraient depuis vingt minutes que le mari n'avait pas fléchi encore, et madame reprenait ses sens.

— A la bonne heure ! tu es gentille aujourd'hui, la crise est passée.

— Du tout, du tout, répond-elle, je me repose un peu... ça va recommencer.

Une de nos abonnées nous écrit :

« Souvent les légendes ne sont autre chose que de piquantes épigrammes ; telle est la suivante que j'ai trouvée dans le buvard d'une vieille dame de mes amies :

Le collège des Jésuites, à Rome, est bâti sur une petite place où souffle toujours un vent très violent.

En voici la raison : Un jour, le Diable et le Vent se promenaient ensemble dans Rome ; arrivés devant cette maison, le Diable dit au Vent : « Attends-moi ici ; j'ai un mot à dire là-dedans. » Il y entra et n'en est plus sorti. Et le Vent l'attend toujours à la porte. »

Un monsieur veut acheter un bouquet de violettes au marché.

Celles-ci ne sentent absolument rien.

— C'est curieux, demande le monsieur, vos fleurs sont jolies, mais n'ont aucune odeur...

— Ah ! je vas vous dire, répond la marchande, c'est que je suis dans un courant d'air.

Dans un de nos cafés, un anglais, passablement lancé, voulait faire une partie de billard ; mais ne trouvant pas de partenaire, il sortit et revint bientôt avec un commissionnaire, avec lequel il fit sa partie tout en consommant ensemble du champagne et d'autres vins fins.

Lorsqu'il voulut congédier le commissionnaire, celui-ci regardant sa montre, lui dit :

« Deux heures de nuit, d'après notre tarif, cela fait deux francs.

— Aoh ! fit l'Anglais, deux francs, pour avoir pris la peine de boire mon champagne !... Ce n'est pas gentleman !

— C'est vrai, répondit l'autre, ce n'est pas gentleman, c'est commissionnaire.

Lo caïon à la tanta Rose.

— Tot parâi, ma pourra Rose, l'est 'na rude pedi du que n'ein pemin dè fretâi po fêrè la toma, et qu'on veind lo lacé, kâ n'ia portant pas moïan d'avâi 'na gotta dè cranma po sè fêrè dâo bon café, qu'on n'ousè perein invitâ monsu lo menistrè po lo petit-goutâ, kâ que lâi volliâi-vo offri se n'ia ni cranma, ni buro ?

— Eh bin vâi, Janette, et lo buro ! que lo faut quie pâyi dâi on franc soixanta la livra, que cein fâ portant onzè batz. tandi que lé z'autro iadzo on lo payivè pas mé dè quatre ao cinq batz et qu'on fasâi adé bon pâi. Et quand on fasâi la toma et que lo fretâi l'apportavè pè carrons et pè livrès, su son bet dè lan, sâi qu'on lo fondè, sâi qu'on lo portâi veindrè, on ein poivè adé gardâ po sè gôberdzi on parj dè dzo. Ora que lo faut atsetâ, allâ-

lâi ! On atsité tot justo cein que faut po le toupenès, et adieu le z'embarbouffâies su on crotson dè pan avouè dè la resegnâ.

— Oh ! câisi-vo, Rose, et pi n'est pas lo tot : et le caïons ! Ora que le truffès sè gâtont tant, coumeint le faut-te nuri ? Quand l'est qu'on avâi dè la couète, cein allavè adé, kâ n'ia rein dè têt què la couète, lo cèré et la lâitiâ po cliâio bétions ; ma vo djuro qu'âo dzo dè voâi, l'est 'na misère po le z'eigraissi. N'ein ein trâi tsi no, mâ sont tant minçolets que le faut serrâ le z'ons contrè le z'autro quand lo sélâo baillè s'on vâo que cein fassè on pou d'ombro.

— Oh ! ma pourro Janette, à quoui lo ditès-vo ! lo noutro est onco bin pî, kâ pè cé teimps dè sâiti, iô le lans sè dèdjeignont, su d'obedjâ dè lâi fêrè dou niâo à la quia po ne pas que passâi pè le feintès dâi z'èboitons.

Une femme qui n'a que sa beauté, fait l'effet d'un conscrit qu'on enverrait au feu avec une bonne arme et sans munitions.

Réponse au problème de notre précédent numéro : La perte éprouvée par la garnison s'élève à 400 hommes. — Ont donné la solution : MM. A. Chappuis, à Bursins ; V. Besson, à Paris ; Regamey et Bastian, Cornes-de-Cerf ; Brandt, Chaux-de-Fonds ; Golay, gendarme, Vevey ; Pilet, Trélex ; Thuillard, Crissier ; E. Ponnaz, Lausanne ; Crottaz, Daillens.

Autre problème.

Un soir d'automne, trois jeunes Anglais de la pension Sillig, à Vevey, résolurent de faire, à la course, le tour de la place du *Manège*, autant de fois que cela serait nécessaire pour se retrouver au point de départ. Sachant que le premier faisait 3 mètres 60 par seconde, le second 2 m. 80, et le troisième 2 m. 40, on demande combien chacun d'eux a dû faire de tours. M. D.

M^{me} Judic a bien voulu consentir à donner, à Lausanne, le 10 juin, une représentation de *LILI*, le grand succès des *Variétés*. M^{me} Judic remplira trois rôles de différents caractères. — La location est ouverte, lundi 5 juin, pour les actionnaires, et dès mardi 6, pour le public.

Papeterie L. MONNET

En-têtes de lettres ; — enveloppes avec raison de commerce ; — factures ; — cartes de visite ; — cartes de convocation, de bal, de banquet, etc. Copie de lettres, presse à copier, **encre nouvelle** à copier, de 1^{re} qualité. Assortiment de registres et autres fournitures de bureaux.

ERRATUM

Faute à corriger. Dans le 2^e verset de la *tsanson d'ai fénèsons*, publiée dans le précédent numéro, il faut lire, à la fin du 5^e vers : *quittès*, au lieu de *quittès*.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^e